

L'ILE ENCHANTEE

Alain Robert Coulon

Copyright©alainrobertcoulon2012

Note sur la langue japonaise :

La langue japonaise, avec ses deux alphabets spécifiques et ses caractères chinois, est l'une des plus belles langues du monde – pour ne pas dire la plus belle. Toute transcription phonétique en caractères latins ne peut qu'en donner une idée très imparfaite.

Pour essayer de mieux entraîner le lecteur dans l'univers magique de cette langue, les syllabes correspondant à un caractère chinois, ou à un signe alphabétique japonais, ont été mises ici en évidence, contrairement aux usages, à l'aide d'un trait d'union.

En effet les deux alphabets japonais, « ka-ta-ka-na » et « hi-ra-ga-na », sont des alphabets syllabiques : chaque signe se compose en général d'une consonne et d'une voyelle. D'où la musique un peu heurtée, le rythme quelque peu haché, l'agréable effet de catapulte de cette langue – caractéristiques que vient tempérer l'abondance presque latine des voyelles.

La prononciation du japonais moderne est claire, légère et facile.

Elle abhorre les nasales. Le « r » n'est pas la consonne « canine » dont parle plaisamment Leibniz. Il est liquide, mouillé, voisin du « l ».

Le « s » entre deux voyelles ne se prononce jamais « z ». La syllabe « ch », à la différence de « sh », s'articule à l'anglaise. La lettre « h » est très aspirée.

A noter que la voyelle « e » n'est jamais muette, bien qu'elle soit transcrite, selon les règles linguistiques en vigueur, sans accent. Il est donc nécessaire de lire « é », quelquefois « è », comme nous l'indiquons pour faire plus vrai, conformément aux habitudes anciennes de translittération qui sont, comme c'est fréquent, les meilleures.

Détail important, le « i » doit être prononcé avec précision, comme s'il y en avait deux au lieu d'un seul. Une voyelle quasi érotique.

Enfin, la différence entre deux « o », l'un léger et l'autre grave – ce dernier ici noté « ô » – est très marquée. Cela vaut aussi, quoique un peu moins, pour « u », qui se prononce « e », eu », « ou » mais jamais « ü » à la française.

Grâce à ces conventions, l'auteur espère que le lecteur pourra entrer un peu plus avant dans l'esprit de la langue, pour en pressentir le génie.

Les cris des corbeaux étaient sinistres. Ils vous martelaient le crâne. Je n'en avais jamais ouïs d'aussi grinçants, cacophoniques, exaspérants, effrayants, mais je me ressouvenais très bien du croquis de Goya qui représente le poète, affalé sur sa table, la tête dans les mains, menacé par d'énormes oiseaux noirs : ses fantasmes.

L'île en était pleine, au cœur des villes, comme dans le bois sacré des temples, où ils se nourrissaient de détritiques, à côté du sanctuaire. A Ô-mi-ya Ha-chi-man-gû, je les voyais sautiller dans l'enclos des tombes, rouler l'iris de leurs yeux, perchés sur une rambarde, hochant d'une manière maniaque leur tête fine au bec crochu, afin de supputer le moment de s'approcher ou de s'enfuir. Dans la nuit, il m'arrivait parfois d'être réveillé par l'un de ces êtres de ressentiment, visite déplaisante, macabre, invite du malheur. Ou bien c'était le matin, dès la première minute de conscience, ou même dans le courant de la journée, quand leur hardiesse allait jusqu'à narguer le seuil des habitations humaines.

Or ces êtres désagréables, malfaisants, patibulaires, dans certains cas capables, disait-on, de pourchasser un passant, d'attaquer un enfant, un interprète insulaire, un bien-pensant de la Japonie, tenait à toute force à les appeler des corneilles. Par ce mot gracieux, inoffensif, désirait-il disculper ces animaux, les blanchir, les rendre supportables ?

Mais pouvait-on s'y tromper ? – ces croassements torturés, vindicatifs, trahissaient une souffrance, exprimaient une menace. Ils étaient véritablement des cris d'enfer, une image parfaite des tourments du pays, le symbole de l'île où j'étais échoué malgré moi, où j'étais depuis des années retenu prisonnier par un mauvais destin.

Dans la langue locale, ces « corneilles » se nommaient : « Ka-ra-su ».

« Nip-pon », la Japonie, est une bande de terre très effilée, comportant quatre grandes îles, la principale et trois plus petites, sans compter des centaines d'autres, en dentelle, îlots inhabités, récifs, simples rochers dans la mer. Elle s'allonge convulsivement sur des milliers de kilomètres du nord au sud, telle la colonne vertébrale d'un monstre marin. La capitale est

située à peu près à la latitude d'Oran ou de Tanger. Entre la montagne et l'eau, les plaines sont rares, et la population s'y entasse, accrochée au roc comme des bancs d'huîtres. Quand le monstre se remue, agite la queue, les montagnes se soulèvent, crachent le feu. Les étés sont torrides, les pluies, en leur saison, diluviennes.

« Et c'est là que tu veux vivre ? » – s'était exclamée Claire, une amie de Paris qui me connaissait bien. « Toi qui recherches avant tout la solitude, ta tranquillité, toi qui redoutes la chaleur ! ... ».

Une île froide et déserte de Scandinavie m'aurait mieux convenu en effet. Mais on ne choisit guère ; souvent on se précipite, comme l'insecte, en direction du feu, du péril.

Parmi les étrangers immobilisés avec moi sur ces rivages, plus d'un étaient là pour tenter le diable. Max par exemple. Beau et droit, il avait le visage franc et fier. Sauf l'uniforme, il possédait tout d'un jeune officier de la garde impériale. Son pays d'origine, c'était l'Autriche, ce vestige dynastique au cœur de l'Europe qui, dans ses montagnes, rumine sa grandeur passée. Il était né à Vienne dans une maison humide, d'où il entendait avec agacement, jour et nuit, sonner les heures à l'horloge d'une vieille église que les touristes trouvaient belle. Il avait pour patronyme l'un des plus grands qui soit : « Stern ». L'étoile.

Une étoile comme moi clouée en Japonie, retenue prisonnière comme moi par Calypso.

Je l'avais croisé à l'école de langues de Rop-pon-gi où j'enseignais, dans ce quartier des ambassades où abondent les bars, les dancings et leur clientèle. Cette école portait un nom d'oiseau sympathique : IBIS. Je lui attachais un sens égyptien, hermétique. Mais on le prononçait à l'anglaise « Aï-Bi-S », et cela signifiait : « International Business School ». Elle était située au sixième étage d'un building, l'immeuble « Roi », en japonais « Ro-a bi-ru », qui, au onzième étage, abritait l'enseigne de l'établissement Play Boy – un gros lapin en peluche, symbole dont les serveuses s'affublaient –, et au septième, l'association franco-japonaise de pétanque. Le chiffreur de l'ambassade m'avait confié que les fonctionnaires commençaient à se sentir fâchés d'être vaincus d'une manière régulière, à ce sport débonnaire, par les grands-mères de la Japonie inscrites au club.

Dès la sortie du métro Rop-pon-gi, nom qui signifiait, pour quelque raison historique que j'ignorais, « les six arbres », on se voyait pris dans un kaléidoscope, un effrayant capharnaüm. De nuit, sur les quelques marches d'escalier débouchant sur le boulevard violemment éclairé de roses, de bleus, de jaunes, toutes les couleurs de l'arc en ciel, je me frayais un chemin dans une foule qui paraissait être agglutinée pour quelque événement sensationnel : une manifestation politique, une émeute.

Mais ce n'était qu'une nuit ordinaire, sans révolution, malgré les merveilleuses et les incroyables qui, tous azimuts, polarisaient les regards. Des jeunes hommes pommadés, les yeux faits, habillés de costumes stricts, minces et élancés, côtoyaient des jeunes filles dénudées avec style, avec art, maquillées en femmes fatales, et comme désespérées de hâte

qu'il leur arrive quelque chose d'enfin décisif, ce soir-là. Elles étaient vêtues de tulle rose bonbon, vert pale, ou noir. Des rubans de gaze vaporeux flottaient, dansaient autour de leur taille svelte. Mais leurs hanches étaient solides, arrondies comme des corbeilles. On aurait dit qu'elles transportaient avec soin des œufs. Certaines filaient, telles des comètes multicolores. On ne repérait que leur trace lumineuse. D'autres trottaient comme des enfants gâtées. D'autres encore marchaient, paraient comme des reines, des duchesses, sans balancer leur bassin, par translation d'une ligne horizontale à une autre. Beaucoup étaient violemment fardées. Des flammes crépitaient sur leur front et leurs joues, mais les dessins en étaient nets – un effet de catharsis.

Je me faufilais au sein de ces bancs de poissons colorés, jouissant d'un spectacle aquatique, vingt mille lieux sous les mers, saisissant de la main droite et de la main gauche les cartes noires des clubs, les invitations à tarif réduit que l'on me tendait sans un mot. J'étais harassé, aveuglé par les couleurs, irrité par le bruit des billes brillantes du pa-chin-ko qui, au coin de la rue, à travers les portes automatiques à œil électronique, incessamment ouvertes et fermées, évoquait l'enfer, par leur chute métallique continue, à la verticale, en heurtant le devant vitré des machines collées les unes aux autres, juxtaposées comme dans une usine. Surtout, l'ivresse de la foule, contagieuse, me tournait la tête. C'était le quartier de Tô-kyô que j'aimais le moins, d'autant plus qu'on y croisait plus d'occidentaux qu'ailleurs, diplomates, touristes fortunés, hommes d'affaires. Je n'y étais plus le loup blanc unique et solitaire de Su-gi-na-mi-ku, l'arrondissement de « l'allée des cèdres », où je logeais depuis dix ans.

Au milieu de la marée humaine, je me précipitais vers l'école, passant devant d'énormes bouquets de fleurs posés devant les vitrines des établissements nouvellement ouverts, harcelé par les rabatteurs qui, en costumes noirs, stylés, efficaces, semblables à des croque-morts, s'efforçaient d'appâter le client, et fuyant le spectacle des hôtes en uniformes, ou mini-jupes, partout visibles en bandes, ressemblant à des vestales, à des gardiennes du temple.

D'un seul regard furtif, je contrôlais la présence, comme chaque soir, du patron de café hautement spécialisé qui officiait à son comptoir, devant ses alambics d'eau distillée lui permettant, tel un savant, un chef de laboratoire, un alchimiste, de confectionner des nectars à partir des meilleures variétés du monde : le Blue Mountain, le Columbia, le Terre d'Afrique. Plus loin, on vendait dans la rue des fruits magnifiques, si bien présentés, si propres, si parfaits, que l'on pouvait les croire en matière plastique, à demi emmaillottés dans des papiers de luxe, ces gros pamplemousses « i-yo-kan » à la peau si épaisse, ou ces poires odorantes « ni-hon-no-na-shi », toutes rondes et d'énorme taille.

Puis c'était la porte secrète du club d'homosexuels où m'avait emmené Sô-da-san, l'un de mes élèves qui possédait des pâturages dans l'île du nord, Hok-kai-dô. Il était grand, ressemblait à un Russe blanc, et buvait ferme. Son grand-père, à l'ère Mei-ji, avait importé pour la première fois dans l'archipel des bovins du Schleswig-Holstein. Puis, j'apercevais,

tout près de l'ascenseur de l'immeuble Roi, le magasin de fleurs où j'avais acheté des orchidées pour une amie taïwanaise, Li Mei-ling.

A l'entrée du long couloir qui menait à I.B.S, je trouvais dans les toilettes, se lavant méticuleusement les mains, un Indien en turban qui y enseignait l'anglais. Grand, taciturne et distant, il semblait de haute caste, tout en restant émotif, fraternel. Il m'impressionnait. Cependant le professeur principal pour cette langue était Leslie Ô-ba-ta. Il incarnait cette contradiction terrible de posséder un visage de la Japonie, un très beau physique, mais sans parler la langue. Bien qu'élégant, il ne portait jamais le costume et la cravate de rigueur dans ce quartier, où les élèves étaient fortunés. Toutes ses manières étaient américaines à un fort degré, à commencer par son accent de la côte ouest – il était originaire de Seattle mais né de deux parents japonais –, sa voix rauque et appuyée. Il m'était toujours pénible de l'appeler Leslie, ce prénom qui me semblait exclusivement féminin. Car c'était lui qui, d'une voix mâle et grasse, avait pour Sony enregistré cette publicité ravageuse que l'on entendait partout en ce moment : « It's a Sony ! ».

Arrivé à la porte, au fond du couloir, je l'aperçus immédiatement : il était en train de parler avec la secrétaire assise au bureau, triomphale, les jambes croisées. L'espace était restreint, les salles de cours, minuscules. Un monde de poupée. Mais tout était rangé avec soin, rien ne traînait, et cette netteté, cet ordre, cette impeccabilité reposaient l'esprit.

Je vis tout de suite à ses traits tirés, son visage ravagé, que Leslie était dans l'un de ses mauvais jours. Nous étions à la saison des pluies, si épuisante fin juin. Il enseignait de nombreuses heures chaque jour, à un niveau élémentaire – en anglais les élèves ne manquaient pas.

« I-chi-ban-i-ya-na-ki-sé-tsu-de-su-né... ». « C'est la saison la plus désagréable, n'est-ce pas ... ».

Amourachée de lui, la secrétaire tentait désespérément de lui enseigner la langue de la Japonie. Mais il répondait invariablement en anglais, avec son fort accent.

« Awful ! I could not sleep well, last night ! »

« Ka-wai-sô-da ! » « Comme c'est regrettable ! »

A ce moment une porte s'ouvrit sur le côté.

C'était la plus belle salle. Un mouchoir de poche, mais des fauteuils de cuir rouge, des glaces aux quatre murs. Mr Ha-ya-shi, le directeur coréen au nom japonais – sa nationalité devait rester secrète, Ka-zu-ko me l'avait révélée en me faisant promettre de ne le dire à personne – n'avait pas lésiné sur la décoration : on aurait cru se trouver dans une maison de rendez-vous. Une très grande fille en surgit. Elle devait attendre le début de son cours, et

s'impacienter parce que Leslie tardait. Elle était vêtue d'une robe longue de couleur mauve qui traînait jusqu'à ses pieds, non sans découvrir des chaussures mignonnes et de prix, noires mais rehaussées de pastilles vertes. A sa cheville droite, était fixée une fine chaîne d'or. Elle s'avavançait vers nous d'une façon fantomatique, comme absente, un sourire rêveur figé aux lèvres, de même que si elle n'était pas de ce monde, pas de notre espèce. Cette distance, cette hauteur, n'empêchaient pas la mise en évidence d'une fragilité, comme si elle pouvait s'évanouir, tomber à chaque seconde, à chaque pas, comme si elle marchait dangereusement sur des œufs.

Je savais, parce que Leslie m'en avait parlé comme d'un cas spécial, bien que ces cas spéciaux eussent tendance à abonder dans l'école, que cette élève d'une grande beauté était la fille d'un magnat richissime, un importateur de pétrole. Elle portait le nom délicat de Sa-ya-ka.

Nous l'observions en silence, fascinés.

Après avoir fait trois pas, elle s'immobilisa devant nous, face au bureau.

Très gêné, Leslie n'avait pas ouvert la bouche. Je pensais intérieurement qu'il aurait dû s'excuser de son retard. C'était ce que j'aurais fait à sa place. « Dô-mo-su-mi-ma-sen ! ». C'était l'une des formules magiques du pays. L'un des mantras de la Japonie. « I am so sorry ! » C'était probablement ce qu'il murmurait au fond de lui-même, ce qu'il allait proférer d'un moment à l'autre. Mais les mots ne sortaient pas de sa gorge. Il était intimidé, honteux, j'en étais tout contrit pour lui. Sans doute à ce moment précis, et par exception, sa nature japonaise profonde ressortait-elle enfin. Il était pris dans le sirop de la sentimentalité, la glu de l'esprit d'enfance.

C'était pour nous quatre – car si l'on entendait deux cours se dérouler dans les salles voisines, l'un de chinois et l'autre de suédois, nous étions seuls tous les quatre, blottis dans cet espace réduit du bureau et amollis par la chaleur moite – ce que l'on appelle en anglais : « a very awkward situation ».

Soudain, Sa-ya-ka se redressa un peu, d'un mouvement nerveux de tout son corps sur le côté retroussa sa robe, qui était d'une étoffe extrêmement légère, et tendit sa longue jambe droite, celle à la chaîne d'or, juste devant nous, la levant haut, régaland nos yeux ébahis.

Cette jambe était la plus harmonieusement galbée que j'eusse jamais vue. Une jambe de déesse, le pilier d'un temple. Elle était jaune d'or, parfaite mais moelleuse, onctueuse, attendrissante, ni froide ni distante. Ce qui rendait cette scène surréelle était le bas de soie de grand prix qui couvrait cette jambe, qui la protégeait, la montrant comme dans un écrin, avec un léger recul, dans le nuage d'un rêve. On était tenté et en même temps hypnotisé d'une manière noble, à l'écart de toute pensée vulgaire, à plus forte raison d'un geste déplacé, ou d'une remarque cavalière.

Nous retenions notre souffle.

Si la secrétaire, qui n'était pas laide, se sentait jalouse, elle le cachait bien. Elle devait ressentir, partager une sorte de fierté de sœur pour la beauté incomparable des filles de la Japonie, ainsi démontrée, prouvée aux yeux de deux étrangers, car si Leslie l'était un peu moins que moi, il était étranger quand même, pour une moitié. Le père étant un Japonais de Hawaï, le fils avait été éduqué aux États-Unis : il ne connaissait ni la langue – notamment pas du tout les caractères chinois – ni les bonnes manières. Ce qui lui restait de la Japonie ne pouvait que loger dans la peau, les gènes : l'atavisme.

Sa-ya-ka laissa retomber sa robe.

Nous fûmes à la fois soulagés et déçus. Leslie et son élève s'en furent s'enfermer dans une petite salle de maison close, pour le cours. A partir de ce moment, j'entendis sa belle voix s'élever, fatiguée, cassée, voilée comme s'il avait la grippe. Il s'efforçait de faire bonne figure mais il avait un peu peur des femmes ; il n'était pas très porté sur cette chose. Seulement, très viril en apparence, le corps bien fait, les membres harmonieux, il se voyait pourchassé par ses élèves, plus que moi je dois dire. Il avait été marié un temps à une petite Japonaise extrêmement futée, qui m'avait laissé le souvenir d'une âme d'élite. Physiquement, elle avait beaucoup moins de classe que son mari ; ils n'allaient, à vrai dire, pas très bien ensemble. J'avais pressenti que Leslie était déficient en quelque manière. Elle avait assez vite demandé le divorce pour une raison inconnue qui n'était certainement pas l'infidélité de son mari. En tant que formalité, le divorce était en Japonie des plus faciles. Il suffisait de se mettre d'accord et de se rendre au bureau adéquat de l'office municipal le plus proche de son domicile. Une signature et c'était fini. Mais la raison de cette simplicité de forme était que, sur le fond, on ne divorçait pas, non plus qu'on ne se mariait, en Japonie, « à la légère ».

J'étais moi aussi en butte aux avances de plus d'une élève.

L'une était originaire de l'île de Shi-ko-ku, dont les habitants m'ont toujours paru encore plus étranges et plus traditionnels que les autres, comme une sorte d'insularité à la puissance supérieure : une insularité dans l'insularité. Elle était extrêmement curieuse et torturée, pas belle mais si vive, si sensible que je la trouvais attirante, oubliant ce que son corps pouvait avoir de disgracieux. Une sensualité spirituelle, éthérée, abstraite émanait d'elle, ce qui du reste est un caractère spécifique des êtres féminins de la Japonie.

Au départ, elles me semblaient si florales, si végétales que le désir en moi, retenu, ne pouvait naître. Un étranger fraîchement arrivé m'avait dit que, selon lui, elles étaient toutes des Vierge Marie. J'avais souri, sceptique. Je revenais de deux années de séjour à Na-ga-sa-ki où j'avais connu Ka-no-ko – une passion dévastatrice, ainsi que je l'expliquerai plus tard. C'est elle qui, à la suite de son étude sur Huysmans, avait conclu : « La distinction entre Ève et Marie n'existe pas dans notre culture. » Comme elle prononçait « Ève » à l'anglaise, bien

que son français fut remarquable, je sursautais intérieurement chaque fois qu'elle prononçait ce mot, entendant « Yves » et songeant à un ami de mon enfance.

Pour en revenir à cette élève de l'île de Shi-ko-ku, elle avait un travail fastidieux qui l'éreintait, au point de me répéter plusieurs fois que, le matin, à la station de métro, l'envie démente la prenait de partir sur l'autre voie, exactement en sens inverse. Le cours lui servait de dérivatif, de grand plaisir, et je la sentais qui tournait autour de moi, par ses regards désincarnés, comme si son âme de papillon, sortant de son corps, se mettait à voler pour m'encercler, me convaincre, me capturer dans son filet. Ses yeux semblaient m'implorer : « Veux-tu ? dis-le-moi ... tu le veux ? ».

Le pire pour elle devait être de sentir que, oui en effet, elle m'attirait. Mais je gardais le contrôle de moi-même, j'étais saturé de passions, de tentations, et de plus, le décès de ma mère, quelques mois plus tôt, m'avait accablé au point de réussir à m'assagir – du moins un peu. Une autre garantie était que les femmes de la Japonie, contrairement aux Chinoises et à beaucoup de femmes, ne saisissaient pas la main de l'homme, ne faisaient pas le premier pas décisif – en tous cas pas avec moi. Or je préférais, la première fois, être saisi que saisir, être chassé que chasser. Le gracile papillon de Shi-ko-ku avait dû se lasser, car un jour, sans prévenir, il avait disparu, sans un adieu. Comme elle m'avait parlé plusieurs fois de suicide, comme si la vie lui était à charge, je craignais qu'elle n'eût mis son projet à exécution, ou qu'elle le fît, tôt ou tard.

Et puis hélas, pris par d'autres pensées, d'autres émois, d'autres êtres, je l'avais oubliée. Pas tout à fait, pourtant.

Or ce soir-là, c'était avec une élève très différente que j'avais cours : Sa-wa-da. Sa-wa-da-san ...

Dans cette langue, tout le monde était « san », ce qui poussait très loin la démocratie, la citoyenneté. On pouvait affirmer que ce que les Français de la Révolution n'avaient pas réussi à imposer, les Russes pas davantage, les insulaires de la Japonie le réalisaient, eux, sans effort. D'autant plus que la désinence féminine n'existant pas, si un citoyen était « san », une citoyenne était « san » aussi. Une demoiselle était « san » ; une femme mariée était « san » également – rien de plus. La gei-sha était gei-sha-san ; le lutteur de su-mo, su-mo-san. L'étranger lui-même était «gai-jin-san» : « san » de l'extérieur, « san » du dehors. Ainsi tout le monde était intégré dans le grand Tout qu'était la collectivité de la Japonie. Personne ne pouvait y échapper. Même les pires dissonances finissaient en harmonie.

Sa-wa-da-san était une beauté japonaise typique, et elle avait été à I.B.S, à Ibis, ma toute première élève. Jeune, svelte, tendre, riche, elle accumulait toutes les perfections, au point d'en devenir légèrement monotone. J'avais été hypnotisé dès le deuxième cours par une mini-jupe de première catégorie, portée de surcroît avec classe, avec pudeur – genoux candidement serrés. Elle me reprochait sans mot dire d'y attacher trop les yeux, d'en

négliger mon cours, mes efforts ou devoirs pédagogiques, qui étaient nuls, puisque j'étais comme un débutant en la matière. J'enseignais bien trop vite, sans m'assurer que les rudiments étaient compris, assimilés. Une inquiétude, un désarroi planait dans son regard, et qui pis est, j'y étais insensible ; je n'y voyais goutte ; j'allais mon chemin. Je n'avais pas encore habité assez longtemps en Japonie pour comprendre l'émotivité, la sensibilité, l'intelligence qui se dissimulent derrière un quant à soi, une apparente froideur.

Ce soir-là, elle était seulement un peu plus nerveuse que d'habitude : « No-do-ga-i-ta-iii ! ». Elle avait mal à la gorge. De fil en aiguille, elle m'expliqua que son père, qui devait être richissime, était mort d'un cancer : « Gan-ni-nat-ta ». Elle craignait d'une façon absurde d'avoir la même maladie : « gan-de-shô-ka ». Je me devais de la rassurer : « Dai-jô-bu », « Tout va bien ».

En vérité, elle éclatait de santé, et sur le mode sportif. Elle jouait au golf à Hawaï où elle se rendait souvent. Elle m'avait donné une photographie où elle se tenait accroupie dans l'herbe, révélant la beauté de ses jambes, comme une petite fille qu'elle n'était plus. Son sourire était adorable, candide, désarmant, ce qui ne l'empêchait pas d'être impeccablement maquillée, savamment habillée. Vu d'Occident, des antipodes, de l'autre bout du monde, ce genre de femmes semble transcender toutes les contradictions, surclasser leurs rivales blanches, plus proches du reste des princesses noires. Ce sont des femmes d'élite, transcendantes, poussant à l'excès leur fragilité comme leur force, leur puissance et leur passion, en état d'apesanteur, pour le meilleur comme pour le pire.

Elle venait de m'inviter, au cours d'une courte conversation privée, extra-scolaire, à un dîner qu'elle m'offrait avec grâce, la semaine suivante. C'était en principe une aventure interdite par Mr Ha-ya-shi, le Coréen dissimulé, directeur de l'école. Ha-ya-shi signifie « petite forêt ». Par un bizarre pressentiment, j'avais l'esprit occupé, en entendant ce nom, par l'idée que « Ha-ya-shi » pouvait évoquer une « mort rapide », prématurée, en japonais « Ha-yaï shi ». Ayant habité seize ans en Europe, surtout en Allemagne, avant de fonder son école, Mr Ha-ya-shi redoutait les contacts privés entre ses professeurs et les élèves, et c'est du reste pourquoi il cherchait à employer, pour les nombreux cours d'anglais, des Japonais américains comme Leslie, ou cet Indien enturbanné de haute caste, caractères qui lui inspiraient plus de confiance. J'acceptai cependant la proposition de Sa-wa-da-san, malgré le risque de renvoi qu'elle pouvait impliquer.

Je repris le chemin du métro des « six arbres ».